

Cour du temple de Baijnath (voy. p. 227). — Dessin de Barclay, d'après une photographie de M. Bourne.

## VOYAGE D'UNE PARISIENNE DANS L'HIMALAYA OCCIDENTAL

(LE KOULOU, LE CACHEMIRE, LE BALTISTAN ET LE DRÀS),

PAR MADAME DE UJFALVY-BOURDON, OFFICIER D'ACADÉMIE<sup>1</sup>.

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### III

#### LES VALLÉES DE MANDI ET DE KANGRA.

Départ de Soultanpour. — La passe de Babba. — Le Mandi. — Visite aux ruines d'une antique forteresse. — Surpris par l'orage. — Le temple de Baijnath. — Nous traversons des torrents. — Lucioles et choléra. — Dharmsala. — Plantations de thé. — Sa fabrication. — Kangra. — Le temple d'Or et le bazar. — Voyage dans la plaine. — Nourpour.

A Soultanpour, nous augmentons notre personnel d'un cuisinier, parce que, à partir de cette ville jusqu'à Tchamba, les rest houses sont plus nombreux que les bungalows et que l'on court grand risque de n'avoir rien à manger. Nous prenons donc un musulman et nous le chargeons d'acheter tout ce qu'il faut pour faire la cuisine.

Un orage épouvantable nous surprend dès notre départ, comme nous gravissons des corniches fort escarpées, et jusqu'au rest house la pluie nous fouette le visage. Un orage dans les montagnes est un spec-

taele grandiose, mais, pour bien l'admirer, je crois qu'il vaut mieux ne pas avoir à en supporter les effets.

Le 20, nous avons à franchir le col de Babba, situé à une altitude de trois mille mètres, qui nous fait passer du Koulou dans le Mandi. Les corniches se déroulent à nos yeux en spirales, et, si le chemin n'était pas aussi mauvais, nous jouirions d'un spectacle splendide. Nos pauvres bêtes font peine à voir tant elles sont accablées de fatigue. Allons, encore un effort et nous arriverons au bout; elles le comprennent sans doute et redoublent d'efforts pour escalader ces rochers; un faux pas de nos montures et nous pouvons aller nous broyer la tête contre un de ces blocs de pierres

1. Suite. — Voy. page 209.

qui jonchent la route. Enfin la passe est franchie, et devant nous se développe une vue superbe.

A Badhavan, une dispute s'élève entre nos muletiers, dont l'un, qui a promis d'en payer un autre, se refuse à tenir sa promesse. Il paraît que le cas n'est pas rare, car dans les stations le règlement ordonne aux maîtres de tout payer eux-mêmes. Les habitants sont pourtant honnêtes et les crimes dans le Koulou et le Mandi ne sont pas fréquents.

La pluie a rafraîchi le temps, et nos hommes à moitié nus s'enveloppent dans un morceau de toile; ils se replient sur leurs jambes et ont l'air de grelotter.

Le Mandi, dans lequel nous venons d'entrer, est un des plus grands parmi les petits États indigènes qui s'étendent sur les deux rives du Satledj, depuis la frontière du Tibet chinois jusqu'à Bilaspour, et que les Anglais appellent *Hill States* (États montagnards). Grande de trois mille deux cents kilomètres carrés, avec une population de cent quarante-six mille âmes, cette principauté est gouvernée par un radjah hindou dont les revenus ne dépassent pas un million, sur lequel il a de plus à donner le quart aux Anglais. Ce roi n'est en somme qu'un grand propriétaire; élevé dans un collège anglais, le prince actuel se distingue, dit-on, par la bonne administration de son petit royaume.

Le pays est fort beau et comprend la partie de la haute vallée de la Bias depuis le point où cette rivière sort du Koulou jusqu'à son entrée dans le Kangra.

Les montagnes sont boisées et couvertes de rocs désagrégés. Que de fois n'avons-nous pas entendu de formidables bruits répercutés par les échos d'alentour? C'étaient des morceaux de corniches qui venaient de s'écrouler, et quelques heures après, aux mêmes endroits, nos chevaux trouvaient à peine une place pour y poser leurs pieds. Nous frémissions à cette vue, en songeant que nous aurions pu être là.

Nous franchissons encore deux cols plus faciles, et nous suivons le cours du Dôl, jolie petite rivière très rapide, qui, comme les cours d'eau de ce pays, se transforme à la moindre pluie en un torrent furieux. On a bâti sur cette rivière un pont convenable à la place de l'ancien, qui était en lianes et qu'il fallait traverser à califourchon. Dans cette singulière position, les deux pieds suspendus au-dessus de l'abîme, on vous tirait par une corde sur l'autre rive. Pour les hommes, la chose était encore possible; mais pour les animaux?

Le lendemain, nous descendons à travers une ravissante forêt. Nous côtoyons des mines de sel, où tous les ouvriers sont à leur poste; ces étranges travailleurs, drapés dans leurs blanches couvertures qui semblent leur tenir lieu de toge, ont l'aspect de Romains antiques. L'heure du repos a sonné. Leurs regards mélancoliques et doux nous suivent avec curiosité.

Près d'un village, un bananier nous dit à sa manière qu'il fait bien chaud dans ces parages. Le caoutchouc, bel arbre droit et fier, semble me prendre pour témoin de la cruauté qu'il y a à l'enfermer dans nos appartements parisiens.

De trois mille mètres nous sommes descendus à douze cents mètres d'altitude. La chaleur est grande; heureusement que le rest house est sur une hauteur. M. de Ujfalvy, qui a des lettres à écrire et des notes à rassembler, décide que nous nous arrêterons à Dilon jusqu'au lendemain. Qu'allons-nous faire? M. Clarke et moi, nous nous proposons d'aller visiter une ancienne forteresse qui s'élève sur une haute montagne. Il y a une route carrossable, nous dit-on, mais M. de Ujfalvy ne veut pas que j'aie à cheval; on loue donc six coulis qui me porteront dans un *dandy*.

Le *dandy* est une espèce de hamac attaché aux deux extrémités à un long morceau de bois; on est assis en travers, de façon que le morceau de bois passe devant vous, pour que vous puissiez vous y soutenir, tandis que les reins sont retenus par une sangle. Deux hommes portent le *dandy* par un bout du bois. Ce mode de transport est très pratique, surtout dans les montagnes, mais il n'est pas confortable.

Nous partons pour cette excursion à quatre heures de l'après-midi; je me munis de mon ~~waterproof~~ <sup>proof</sup>. M. Clarke décide qu'il ira à pied en s'aidant de son grand bâton ferré. Mais voilà que mes hommes, au lieu de prendre la route soi-disant carrossable, grimpent comme des chèvres sur le flanc de la montagne pour arriver au plus court, sans s'inquiéter de ma position plus ou moins difficile. Ils escaladent roches après roches, à chaque instant il me faut lever les pieds pour éviter le choc des pierres. Après trois quarts d'heure de cette montée à pic, nous sommes au premier mamelon: un petit temple bouddhique avec sa construction en forme de dôme couronné du lion légendaire nous offre le prétexte de nous reposer un peu. Des images du Bouddha, des tridents rouillés garnissent l'autel.

Nous repartons; mais à peine avons-nous fait quelques pas, que nos guides nous déclarent qu'ils ne sont jamais montés plus haut. Il faut chercher. Ils cherchent, ils cherchent. Enfin ils ont trouvé le passage. Je laisse là mon *dandy*, deux hommes me soutiennent, l'un par la main, l'autre par le bras, et me voilà enjambant des roches, posant mon pied sur des pierres qui roulent après notre passage. De cette façon, nous parvenons cependant à l'escalier de la forteresse. M. Clarke est en avant avec le guide. Cet escalier vermoulu, aux marches chancelantes, passe sous une porte qui conduit à un autre passage sur lequel sont placées les meurtrières; le style de cette forteresse est remarquable, me dit mon compagnon, qui est un connaisseur. Au milieu de la citadelle, des pierres, des herbes, des décombres, mais rien que nous puissions emporter. Nous sommes vraiment déçus et nous nous rabattons sur le panorama, qui est fort beau.

La pluie qui commence à tomber nous décide à hâter notre descente. Je revêts mon *waterproof*, ma casquette de caoutchouc et je me crois invulnérable. Nous nous arrêtons même quelque temps pour permettre à M. Clarke de prendre le croquis de cette vieille forte-

resse. Placée au bord d'un précipice et à une telle hauteur, cette citadelle devait, pour les armées d'autrefois, être inattaquable.

Pendant ce temps, le ciel s'est obscurci, le tonnerre se rapproche en roulant perpétuellement comme une décharge d'artillerie, le vent s'élève et la pluie devient plus forte. Vite, je m'assois dans mon dandy. Les éclairs se succèdent et déchirent la nue, nous commençons à descendre. La pluie devient torrentielle. Nous avançons pourtant, mais, au moment d'une descente périlleuse, car nos hommes ont repris le même chemin que pour venir, une rafale de vent terrible jette mes deux hommes et moi par terre; nous roulons vers l'abîme, et c'en était fait de nous si les trois autres coulis ne s'étaient trouvés là. Fort heureusement ils saisissent leurs compagnons et les extrémités du dandy et nous tirent de notre périlleuse situation. Avec ce secours les autres reprirent vite pied. Mes jambes meurtries furent en un instant inondées. Je fus mouillée jusqu'aux os. La tourmente qui se déchainait était tellement violente que je n'avais pas le temps de penser au danger. Deux fois cependant, deux fois encore, mes hommes tombèrent, tant le terrain était glissant.

Tout l'orage éclatait sur nous. Comment arriverons-nous en bas? Je me le demandais en m'accrochant à mon dandy et en m'y cramponnant pour me maintenir en équilibre. La descente est quelquefois si rapide que ma tête touche presque la terre quand mes pieds glissent encore sur la roche.

Enfin nous voilà presque en bas, et, comme pour saluer notre arrivée, un fracas épouvantable se fait entendre; ce bruit sinistre est répercuté par toutes les montagnes environnantes. C'est un bloc de roche de notre chemin qui s'écroule. Nous n'avons pas le loisir de penser au danger auquel nous venons d'échapper, et quelques minutes après mes porteurs sont au bungalow. Nous étions, M. Clarke et moi, méconnaissables et métamorphosés en fontaine.

Je serre la main de mon mari, fort inquiet, qui était venu au-devant de nous, et je me précipite dans le bungalow, où je retire le costume de chasse que j'ai adopté pour ce voyage dans la montagne. Lorsque le désastre de notre équipée fut réparé, nous pûmes nous apercevoir de la violence de l'ouragan même dans la plaine. Une quantité d'ardoises provenant du toit de la galerie gisaient dans la prairie; la cheminée de la chambre de M. Clarke avait été enlevée et il pleuvait sur son lit. Nous nous mîmes gaiement à table, car nous avions faim, et, le danger passé, la sécurité n'en est que plus charmante. Nous rîmes en nous rappelant nos figures effarées sur la montagne. Les trous du toit étaient heureusement bien placés, et l'endroit où notre table était dressée avait été épargné.

La route qui va de Dillon à Baïdjnath traverse de belles plantations de thé.

Il y a à peine une vingtaine d'années que les Anglais ont essayé d'introduire la culture du précieux feuillage dans les hautes vallées de Kangra et du Mandi qui en-

cadrent le nord-ouest du Pendjab. Les premières plantations, dirigées par des ouvriers de l'Assam, restèrent longtemps sans résultat, mais aujourd'hui elles donnent d'importants produits. En 1878, le Pendjab avait dix mille quarante-six acres plantées en arbres à thé, donnant une récolte d'un million cent treize mille livres d'un thé excellent, qui se consomme surtout dans l'Inde.

Nous rencontrons des espèces de bohémiens auxquels mon mari veut acheter leur âne blanc; mais, malgré le prix relativement assez élevé qu'il en offre, ils ne veulent pas s'en défaire. Un âne blanc est une rareté et porte, dit-on, bonheur. Ces bohémiens n'étaient pas mal, les femmes surtout. L'une d'entre elles tenait dans ses bras un enfant blond comme les blés, ce que M. de Ujfalvy remarqua tout de suite en sa qualité d'anthropologiste.

Pour arriver à Baïdjnath, nous descendons une montagne de cinq cents mètres, toute couverte de cactus d'une telle grosseur que ce sont presque des arbres. Quel rempart!

Baïdjnath possède encore des restes de son ancienne splendeur. Nous voyons de jolies maisons en bois sculpté, des fontaines aux bassins carrés, dans lesquelles on descend par de petits escaliers; la gueule du lion légendaire les alimente doucement. Toutes les maisons possèdent des jardins. Un bel arbre sacré, un banian ou *ficus indica*, près du temple principal, projette ses arcs-boutants en un prodigieux enlacement de colonnettes qui recouvrent un espace considérable. Le temple qui dresse près de là sa massive tour carrée est un monument du treizième ou du quatorzième siècle, d'un beau caractère. Le péristyle qui le précède est supporté par des piliers massifs, décorés de curieuses sculptures. L'intérieur, sombre et mystérieux, renferme quelques idoles.

Tout autour se pressent plusieurs petits sanctuaires consacrés à des divinités secondaires et datant d'une époque plus récente. En face du temple principal est couchée une statue de bœuf zébu dont la bosse, enduite d'une croûte huileuse, atteste la vétusté et les longs services.

Non loin du temple est un autre bel arbre sacré dont les feuilles sont pointues, et qu'on appelle, je crois, le *cusa*. Cet arbre, sacré aux yeux des Hindous, a le tronc entouré d'une maçonnerie, comme partout où il s'en trouve.

Les indigènes ont un grand culte pour certains arbres; ils les soignent, les arrosent et les plantent près de leurs maisons; on les entoure, comme je l'ai déjà dit, d'un carré de maçonnerie qui les fait facilement reconnaître et les préserve de toutes souillures. Lorsqu'ils plantent un de ces arbres, ils le consacrent toujours par des cérémonies religieuses. L'arbre une fois consacré, soit à Vichnou, soit à Siva, les deux grandes divinités qui se partagent à notre époque le culte des adeptes du brahmanisme, ils demandent aux dieux de vivre dans le ciel autant d'années que cet arbre mettra à étendre ses racines dans la terre. Ils se gardent bien d'en couper les branches et encore moins de les tailler,

et ils se feraient un grand scrupule de brûler celles qui sont mortes.

De beaux cotonniers entourent la ville et les bambous étalent leurs branches flexibles et gracieuses ; leur hauteur atteint celle des arbres et l'on se met à l'ombre sous leurs belles touffes.

Entre Baïdjnath et la station suivante de Palampour on ne voit que des plantations de riz et de thé.

Quel voyage ! Le choléra est à Dhoud, entre Palampour et Dharmsala. Ce petit village est entouré d'un cordon sanitaire, et, pour nous, le colonel Jenkins, commissaire du district, a levé la consigne ; mais nous ne devons que le traverser, car il nous est défendu d'y rester même une heure. C'est donc trente-deux kilomètres qu'il nous faut faire d'une seule traite. Aussi, à cause de nos bêtes, nous avons pris le parti de louer des hommes et de nous faire porter en *douli*, à l'exception de mon mari, qui préfère rester sur son cheval.

Le *douli* est un cadre en bambou, plus long que large, dont le fond est en corde végétale et tout recouvert d'étoffe, assez haut pour qu'on y puisse tenir assis. On y installe des matelas et, si l'on veut, on s'y couche. Une petite tablette est installée à vos pieds pour recevoir les valises. Il faut, pour vous porter, huit hommes, qui se relayent quatre par quatre.

Après un violent orage, nous partons à une heure du soir.

La route est bonne, mais voilà la rivière et on cherche vainement le pont ; il faut pourtant passer ce torrent. Les hommes entrent courageusement dans la rivière, qui arrive jusqu'à leur ceinture et envahit les matelas de M. Clarke. Le courant est très fort et les pauvres coulis manquent d'être renversés, mais les nôtres vont à leur secours. Quant à moi, avec les vingt-quatre hommes je passe facilement. Mon mari s'est replacé dans son *douli*, car il ne veut pas exposer son cheval, qui peut se blesser contre ces blocs de pierre et dont il a grand besoin ; aussi le bon animal, allégé de son poids, passe vaillamment au milieu de ces flots qui bondissent jusqu'à ses naseaux. Enfin, nous sommes sur l'autre bord et chacun reprend sa place respective. Mais, le long de notre route, nous trouvons tous les ponts emportés.

A la tombée du jour, les hommes de M. Clarke marchent avec la plus grande peine et ralentissent leur pas. Il est clair qu'en allant de ce train nous ne sommes pas près d'arriver, et pourtant les autres coulis ne montrent guère d'empressement à aider leurs camarades.

Le crépuscule tombe et le soir succède au jour. Des lucioles semblables à des feux follets envahissent la campagne ; ils s'approchent, s'éloignent, se rapprochent de nouveau, voltigeant dans les airs, et cette danse éblouissante a quelque chose de fantastique ; la rivière mugit et bondit à nos pieds : c'est à se croire dans le royaume infernal.

Nous sommes près de Dhoud ; le chef du village est à l'entrée, et nous le devinons à sa mine sombre et à

l'accent caverneux de sa voix ; il nous prévient que plusieurs personnes sont mortes dans la journée et que nous ne pouvons aller plus loin. Le *tchouprassi* s'avance alors, porteur de l'ordre du chef du district. Il nous laisse passer. Les hommes murmurent ; ils voudraient s'arrêter, mais l'ordre est là, et le chef inflexible les oblige à marcher.

Quand nous sortons du village, la nuit est tout à fait venue, nuit sans étoiles, avec un ciel sombre et couvert de nuages menaçants.

Nous avançons au milieu d'un dédale de plantations de riz, entrecoupées de prairies, de rivières bruyantes, tout cela enclavé dans des montagnes dont la crête blanche se dessinait au loin.

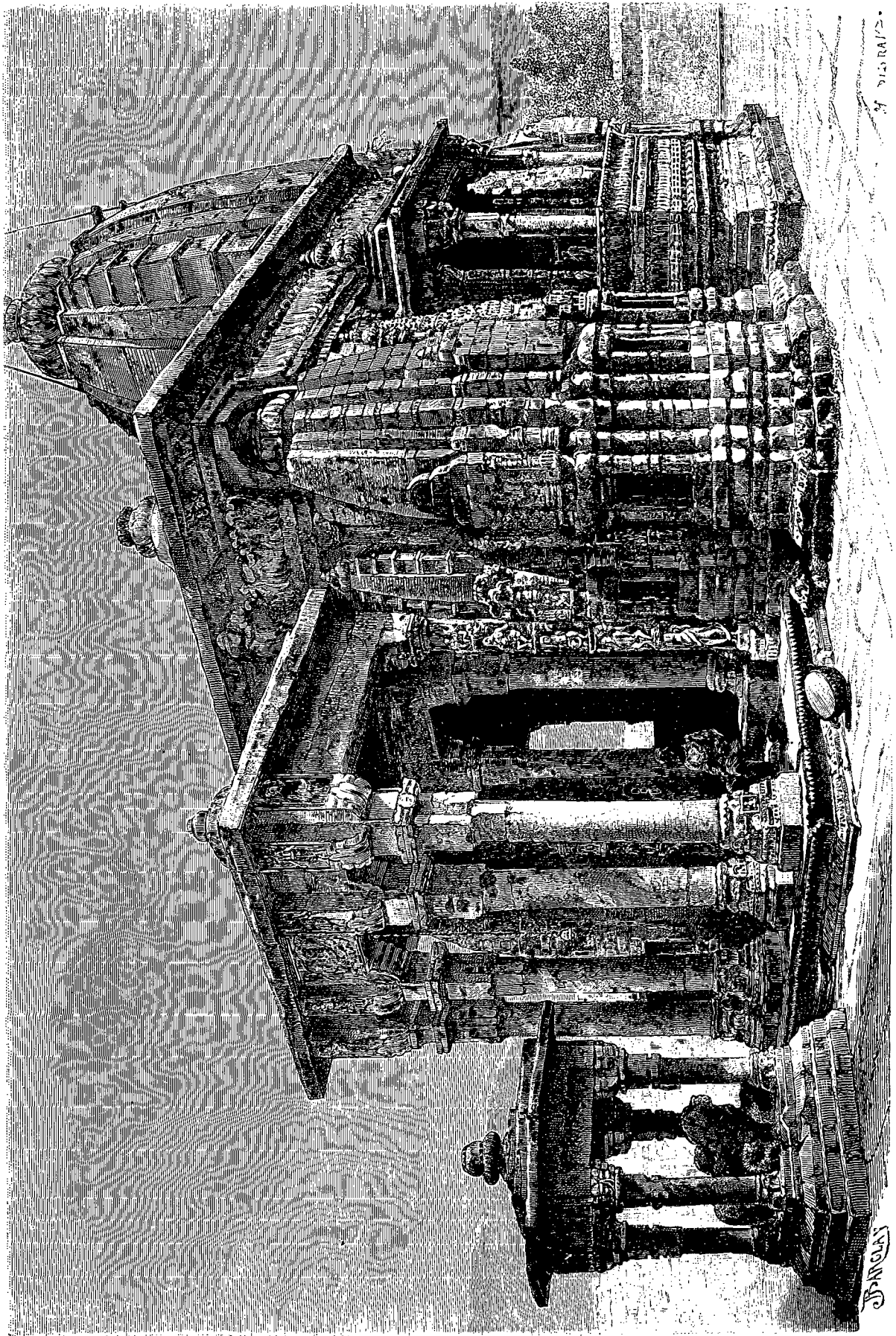
Les hommes décidément refusent d'avancer. On allume les torches et, aux lucurs vacillantes, ils reprennent leur marche, nous traversons des villages. Tout le monde dort, et ces formes humaines étendues à terre, enveloppées dans leurs draps blancs semblables à des linceuls, font un effet lugubre. Hélas ! nos hommes voudraient bien imiter ces dormeurs.

Ma gazelle est morte dans ce trajet. Pauvre petite Djibi !... Ce sont ces hommes, ces cris, qui l'auront effrayée ; la pauvre petite bête est morte de peur dans mon *douli*.

Nous nous remettons en marche, mais, après une rapide montée, les hommes déclarent qu'ils ne veulent plus continuer. Il nous faut chercher une prairie pour y passer la nuit ; une fois trouvée, on allume un grand feu avec du bois humide ; il a bien du mal à prendre, mais enfin on y parvient, et nous faisons du thé pour nous réchauffer. Inutile d'en offrir à nos hommes, ils n'accepteraient pas, leur religion le leur défend ; aussi nous hâtons-nous de boire, car ils nous font pitié. Les hommes se couchent, enveloppés dans leur couverture, et quelques-uns vont demander l'hospitalité dans quelques cabanes voisines. Pour nous, nous nous allongeons dans notre *douli*, et, quelques instants après, tout est plongé dans un silence profond.

Au point du jour, tout le monde est sur pied, et notre repas plus que frugal est bientôt terminé. Les Hindous ne mangent pas, car ils n'ont rien emporté pour faire leur cuisine. Comment auront-ils la force de nous porter ? Enfin, après mille et mille efforts, car la montée est rude, nous arrivons à Dharmsala. Il était temps, nos hommes, exténués, n'en pouvaient plus, et à onze heures, au moment de notre arrivée, ils étaient à bout. La vaillante bête de mon mari, qui pourtant n'avait rien mangé depuis la veille, paraissait à peine essoufflée et donnait à ces hommes l'exemple d'une ardeur infatigable. Aussi son saïs, plein d'amour pour elle, allait-il bien la soigner.

Dharmsala est un petit sanitarium situé à une hauteur de quatorze cents à deux mille mètres, dans les montagnes formant les premiers contreforts de l'Himalaya du côté du Pendjab. Par un temps clair on aperçoit Kangra à vingt-quatre kilomètres dans la plaine. C'est une station d'été pour les Anglais ; les soldats y



Temple de Baijnath (voy. p. 227). — Dessin de Barclay, d'après une photographie de M. Bourne.

BARCLAY

viennent aussi en convalescence; la chaleur n'y est jamais excessive et l'hiver est froid. La panthère hante ces parages et se permet même de visiter la station. De beaux pigeons verts s'ébattent parmi les arbres de ces montagnes.

Le bazar est petit, et, comme toujours, un Parsi tient toutes choses de provenances européennes. Il parlait même un peu français, ce Parsi. Cette race est vraiment intelligente.

J'eus l'occasion, à Dharmsala, de visiter une plantation de thé, et un jeune homme, riche propriétaire des environs, m'offrit de me la montrer en détail. Donc, le lendemain de notre arrivée, qui était le 27 juin, je me rendis en tchampang à son habitation, très bien disposée comme toutes les habitations anglaises. Nous sommes dans le jardin et il commence à m'expliquer tout ce qui a rapport à cette culture. Le thé se plante par pieds espacés les uns des autres, et ce sont toujours les jeunes pousses à peine nées de huit jours qu'on cueille à la main. Afin d'en augmenter le nombre, on arrache la fleur lorsque le bouton est encore naissant. Les jeunes pousses se multiplient alors ainsi beaucoup plus vite. Lorsque la récolte est faite, on met les feuilles de thé dans des corbeilles en natte, rondes et très plates. Ces corbeilles sont placées dans une vaste pièce bien aérée, à l'abri des rayons du soleil, sur des fils de fer tordus entre deux rangs de solives. On laisse les feuilles sécher ainsi jusqu'à parfaite flexibilité. Des hommes alors les prennent, les roulent en les pressant dans leurs mains, les roulent de nouveau sur de grandes tables couvertes de nattes, jusqu'à ce que le suc astringent qui est dans la feuille en soit bien sorti. Les feuilles ainsi comprimées ne doivent pas se casser. On les place encore dans un four très doux, où elles continuent à sécher. Lorsqu'elles sont à point, on les met pendant deux ou trois jours dans une couverture de laine pour qu'elles puissent fermenter, ensuite on les expose au soleil. Le thé est déjà presque apprêté, mais il faut encore le mettre sur des corbeilles plates et carrées, et ces corbeilles sont placées sur un feu de braise rouge et presque en cendre, afin que les corbeilles ne brûlent pas et que les feuilles puissent arriver à la dessiccation voulue. La pièce où se fait cette dernière préparation est garnie tout autour d'une espèce d'auge carrée en terre battue, dans laquelle, de distance en distance, on place le feu sous chaque corbeille. De temps en temps on remue le thé, et la poussière qui sort de cette corbeille est l'essence du thé; « mais, me dit le propriétaire, je ne puis pas la vendre, puisque personne ne veut croire qu'elle possède une qualité. »

La préparation du thé est maintenant terminée, il ne reste plus qu'à le ranger par qualités; à cet effet on trie le thé feuille par feuille; des petites filles sont employées à cet ouvrage de patience, car aucune machine n'a pu jusqu'à présent remplacer la main de l'homme. Une ouvrière habile peut trier jusqu'à sept kilos de thé par jour.

Après ce méticuleux triage, on vanne le thé dans des

tamis en fil de laiton : une première fois dans un tamis ordinaire, une seconde fois dans un tamis plus fin; ensuite on doit encore enlever avec la main les petites ordures qui ne peuvent passer à travers le treillis.

Il y a trois sortes de thé à Kangra. La première qualité est le thé le plus fin, la deuxième le moyen, et la troisième les grandes feuilles. Le thé étant tout à fait prêt, on le met dans des sacs en papier de plomb, qui sont pliés dans un moule de bois, afin qu'il n'y en ait pas un plus rempli que l'autre.

Le thé de Kangra, c'est ainsi qu'on appelle celui qui se cultive dans les environs de cette vieille ville, qu'on aperçoit de Dharmsala, se vend sur les lieux mêmes huit annas ou un franc cinq centimes le demi-kilo. C'est le meilleur des Indes.

Lorsqu'on veut fabriquer du thé vert ou du thé jaune, au lieu de le laisser sécher par l'air, on le sèche de suite au four afin que les sucs astringents n'en soient pas exprimés. C'est ce qui rend ces espèces de thé si excitantes. C'est avec la feuille de jasmin qu'on obtient le parfum du thé; aussi les Chinois qui étaient dans ces pays avant les Anglais ont planté partout du jasmin, et les routes de cette partie des Indes sont remplies de cette odeur pénétrante.

Lundi matin, nous quittons Dharmsala, et nous arrivons le même jour à Kangra.

Pendant l'après-midi, le soleil reparut, et, comme nos habits étaient secs, nous nous dirigeâmes vers le bazar, où nous ne trouvâmes rien de curieux, presque toutes les boutiques étant fermées et ne devant s'ouvrir qu'avec la foire.

A force de chercher, nous parvenons cependant à trouver quelques vieux bronzes, puis des étoffes de coton et de soie. Mais il est très difficile de rencontrer de la toile de coton fabriquée aux Indes, tant on en a importé des usines anglaises. Le coton hindou était si beau qu'une pièce de trente aunes pouvait tenir roulée dans les deux mains. La machine à carder qu'ils emploient pour tisser ce merveilleux tissu est très simple, et souvent nous en avons vu sur notre route. Le métier consiste en deux pièces de bois placées sur quatre pieds droits qu'on plante en terre, sous des arbres, pour se préserver du soleil; ces métiers en plein air sont pour les toiles grossières. Pour le tissage des toiles fines, on s'enferme dans une chambre, car la moindre agitation de l'air suffit pour casser le fil, qui est d'une ténuité extraordinaire. Quand on retire la pièce du métier, on la lave deux fois et on la trempe dans l'huile de noix de coco. Cette préparation lui donne plus de solidité; et si on veut lui donner de la souplesse et en même temps du corps, on la trempe dans de l'eau de riz.

Hélas! à Kangra point de ce fin coton, mais une pièce assez bizarre et qui n'était pas d'origine anglaise. Les Hindous n'impriment pas le coton comme nous; ils le peignent avec une espèce de brosse faite de fibres de noix de coco, qui sont très élastiques.

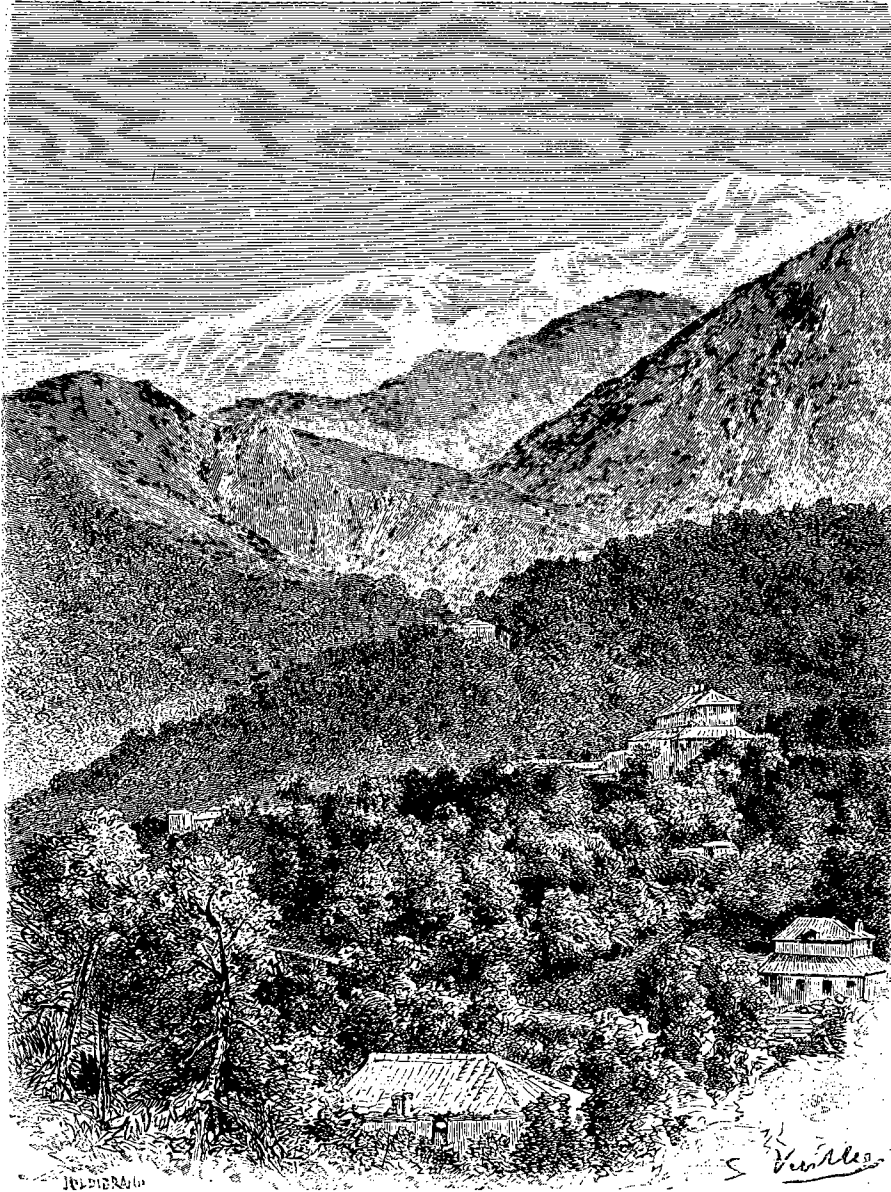
Kangra possède un temple bien plus grand que celui de Baidjnath, mais qui est loin de le valoir pour la

beauté des détails. Sa plus grande curiosité est un dôme qui, assure-t-on, est recouvert en or pur, ce qui lui a valu le nom de temple d'Or. Les portes, très belles, sont en bois sculpté, et près d'elles se trouvent deux lions en or et en argent massif, à ce que croient les indigènes. La cour du temple est ornée de beaux arbres; on y nourrit une quantité de singes, et cet ani-

mal, sacré aux yeux des Hindous, est d'un entretien fort dispendieux.

Le pont de Kangra est une œuvre moderne très remarquable.

Kangra est formé de deux villes, dont l'ancienne est tombée presque en ruine à la suite de la dernière famine. Depuis cette époque les deux villes sont de-



Le sanitarium de Dharmasala (voy. p. 228). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Bourne.

venues très pauvres et les habitants ont été réduits à vendre leurs plus beaux objets pour pouvoir subvenir à leur détresse.

Le soir, M. Clarke partit en douli pour nous attendre à Nourpour; quant à nous, nous partons le 30 de grand matin, car il a été convenu que nous devons pendant le trajet nous rencontrer à Chiapour, pour y déjeuner à midi: nous sommes exacts.

Nourpour, la dernière ville du Pendjab du côté du Tchamba, est bâtie sur la pente d'une montagne; ses maisons en terre à toit plat sont égayées par la verdure. Près de la ville se dressent les ruines du palais du dernier radjah, dont quatre tours restent encore debout; on y voit encore une salle superbe avec des plafonds peints dans le style oriental. La ville elle-même est ancienne et me parut moins considérable que Kangra.

## IV

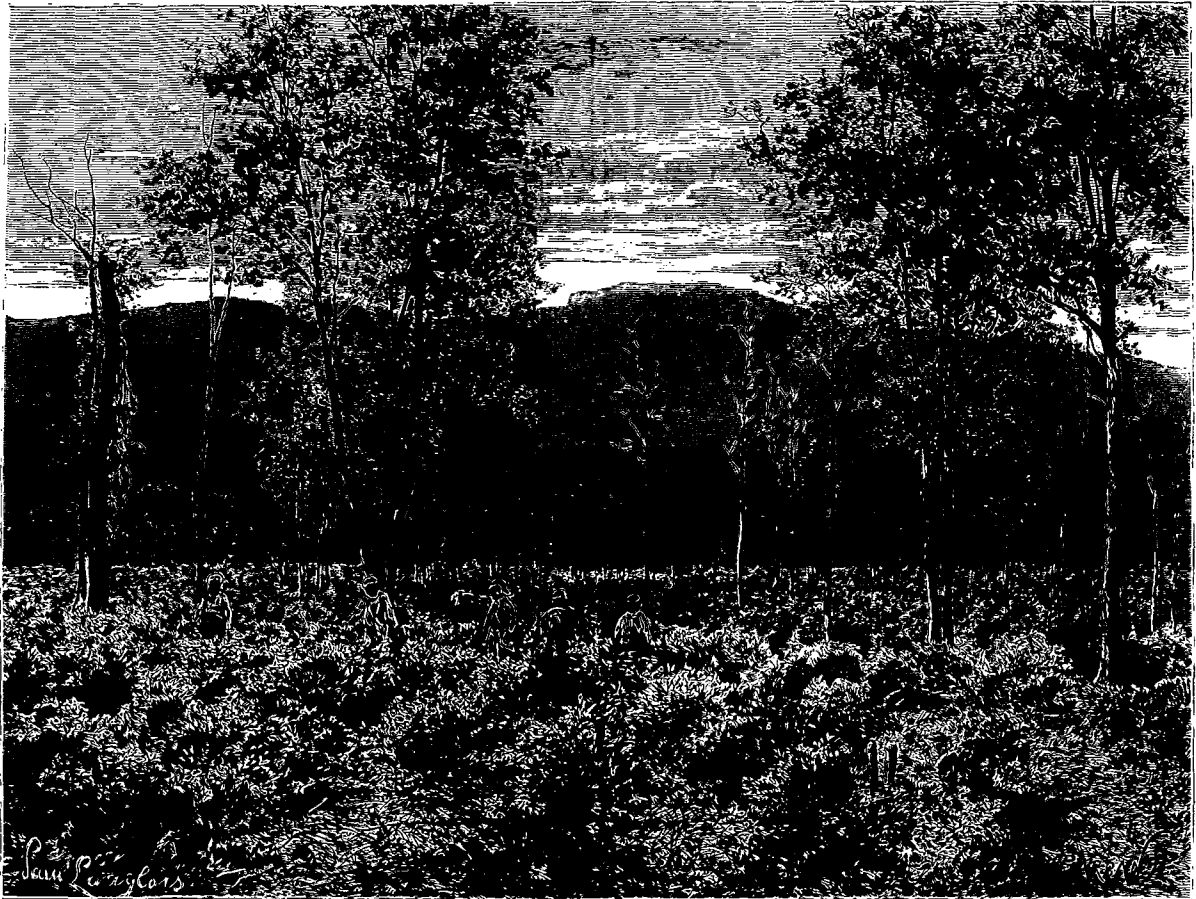
## LE TCHAMBA.

En route pour Tchouaris. — De nouveau les corniches. — La panthère aimable. — Tchamba. — Le radjah Cham Sing. — Son caractère, son histoire, sa famille, son entourage. — Un cadeau superbe accompagné d'un autographe. — Le Durbar. — Les Ghaddis et leur danse. — Manghiri. — Paysage enchanteur. — Routes difficiles. — Les frontières du Tchamba. — Les envoyés du maharajah de Cachemire. — Le Padri Pass et ses difficultés.

Le lendemain, à trois heures de l'après-midi, nous quittons Nourpour, et nous nous engageons bientôt

après dans les montagnes qui nous séparent du Tchamba. Les villages situés dans ces montagnes sont assez pauvres, et cependant la terre est cultivée partout où la culture peut avoir lieu.

Malgré les réparations que la route a subies, les corniches se trouvent cependant trop resserrées pour nous permettre de rester à cheval. Le paysage qui se déroule devant nous est merveilleux : les montagnes que nous contournons, les vallées profondes et étroites, les ravins rocaillieux se succèdent à nos yeux avec d'autant plus de rapidité que nous ne pouvons l'admirer à notre aise, tant le chemin est dangereux. A un certain



Une plantation de thé dans la vallée de Kangra (voy. p. 230). — Dessin de Paul Langlois, d'après une photographie.

point de la route, la corniche qui contourne la montagne est suspendue au-dessus du ravin, et il faut la suivre avec précaution pour la franchir sans danger. La moitié du sentier s'écroule sous les pas du cheval de M. Clarke; les pierres tombent avec bruit au fond du précipice, et à peine ai-je le temps de m'apercevoir du danger, que mon cheval, tenu en bride par mon saïs Nakchid, a déjà mis le pied sur le peu qui reste; quant à Nakchid, il a sauté de l'autre côté du trou; je ferme les yeux et mon cheval a passé, et cette seconde d'angoisse aussi. Mon cheval n'a rien fait écrouler heureusement, et les domestiques peuvent nous suivre.

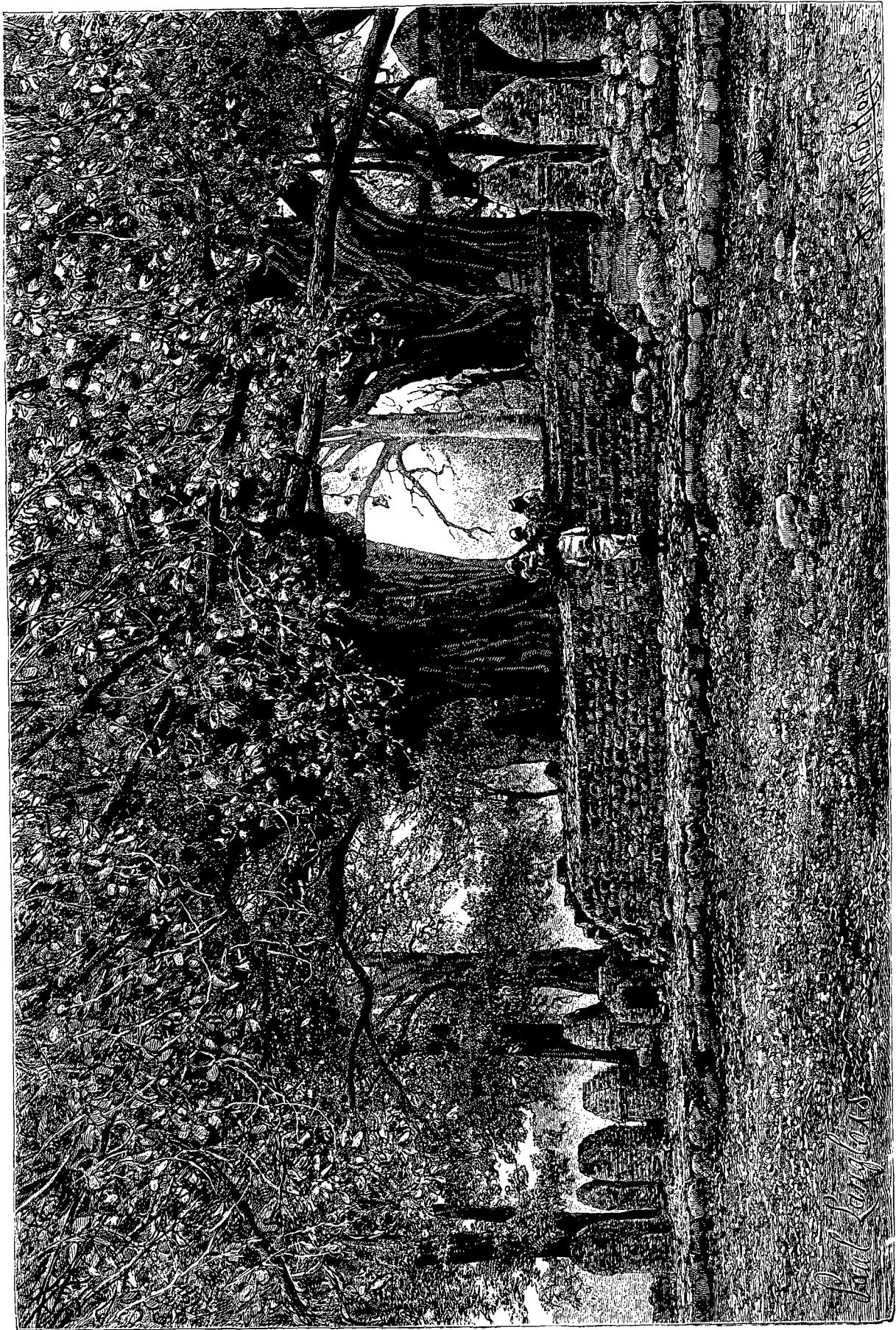
En tournant le circuit, une panthère se faufile dans

les broussailles épaisses de la montagne; nous n'avons que le temps d'apercevoir sa belle robe mouchetée, le scintillement de ses yeux et les mouvements de sa longue queue qui ondule.

Le premier croissant de lune apparaît, nous sommes hors de la vallée de Nourpour et entrons sur le territoire de Tchamba, mais Tchouaris ne paraît pas encore à nos yeux. Les torches sont allumées; les villages endormis nous montrent leurs silhouettes, le torrent mugit à nos pieds, le chemin étroit se déroule toujours de nouveau à nos yeux, nos montures sont fatiguées et nous aussi. Quand arriverons-nous?

A une heure du matin seulement, nous sommes au





Ficus indica (arbre sacré) à Baidjpath (voy. p. 227). — Dessin de Paul Langlois, d'après une photographie de M. Bourne.

bungalow. Mais nos domestiques sont restés en arrière et nous n'avons point d'autres lits que ceux du bungalow, qui sont tellement habités qu'il me faut dormir sur une chaise. Oh! être exténuée de fatigues et ne pas pouvoir s'étendre sur une couche qui vous offre ses services trompeurs!

Au matin, pour comble de bonheur, ce village, situé au milieu de rizières, est empesté par une odeur nauséabonde; c'est l'eau qui manque dans celles-ci et qui ne reviendra que dans quelques heures. Chose vraiment extraordinaire, quelle que soit la quantité d'eau dont on inonde les rizières, la tige verte du riz émerge toujours au-dessus. S'il survient des pluies ou des crues inattendues, le riz peut pousser en un seul jour de quelques centimètres, disent les habitants, en sorte qu'il n'est jamais submergé.

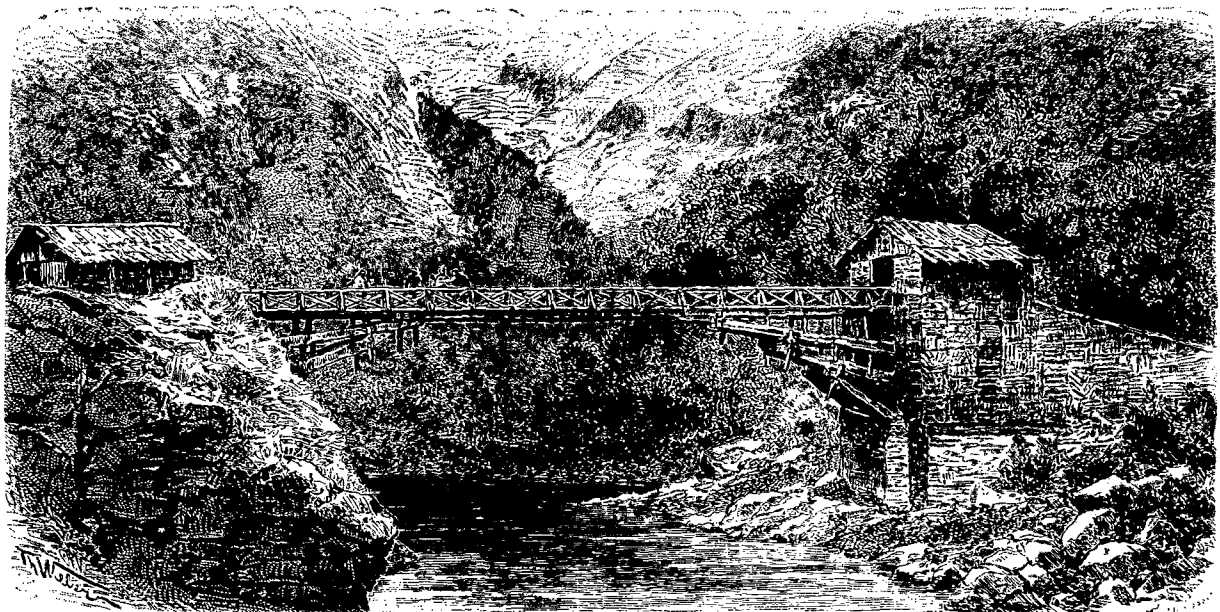
Le 5 juillet, nous approchons de Tchamba. Il nous

faut, pour y arriver, franchir un col de seize cent cinquante mètres, et dans une descente fantastique après laquelle nous sommes obligés de laisser reposer nos bêtes; le chemin est relativement très bon ensuite.

Nous passons un beau pont jeté sur la rapide rivière, la Ravi, l'un des principaux affluents de l'Indus. Puis nous traversons une belle place pour arriver au bungalow; c'est le champ de Mars ou le champ de courses du Longchamp de Tchamba.

Le précepteur du radjah, jeune et très aimable Anglais, vient nous saluer; il est en même temps le général des troupes du prince. Les deux cents soldats et les quatre hommes de cavalerie de son souverain peuvent manœuvrer à l'aise sur cette belle place.

Le 6 seulement, M. Marshal devait arriver de Dalhousie, sanitarium anglais situé sur une montagne élevée où l'hiver lui procure six pieds de neige. Tchamba,



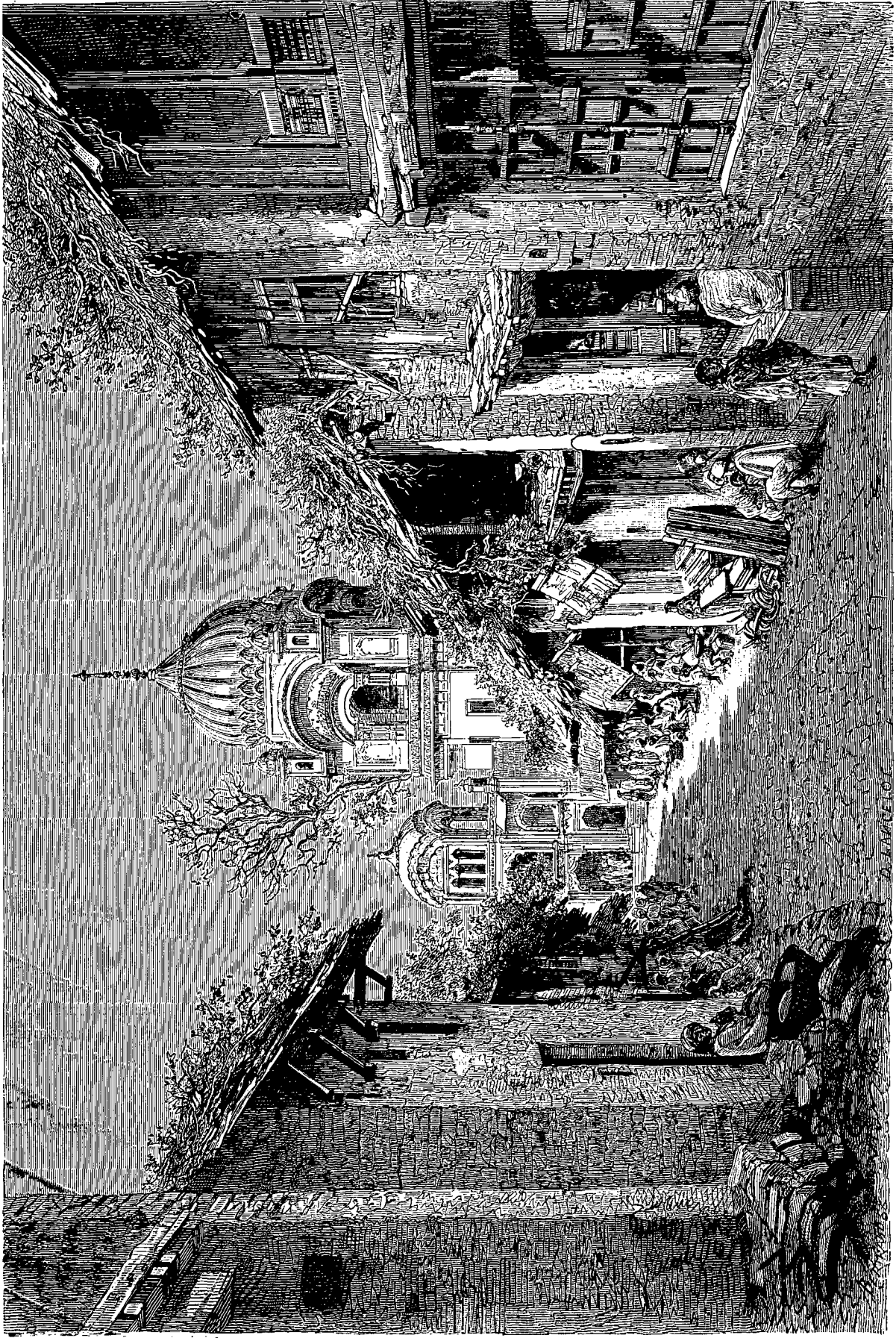
Pont de Kangra (voy. p. 231). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de M. Bourne.

au contraire, placé au fond d'une ravissante vallée et tout entouré de hautes montagnes, est préservé du froid et comme emmitoufflé dans des régions neigeuses.

Aussitôt M. Marshal arrivé, nous quittons le bungalow pour nous installer chez lui. Après le déjeuner, le radjah Cham Sing vient nous voir. Il entre au salon comme Louis XIV au parlement, sa cravache à la main. Il est vêtu d'une blouse de satin bleu clair, d'un pantalon de coton blanc. Une cravate parisienne, en soie demi-teinte et brodée aux deux bouts, orne son cou, ainsi qu'un magnifique collier de perles fines. Il a seize ans, mais il est petit pour son âge; son précepteur dit qu'il ne s'intéresse pas à grand'chose, ce qui se voit sans peine à l'air d'ennui répandu sur toute sa figure. Son jeune frère, âgé de onze ans, qui arrive peu de temps après, a l'air beaucoup plus intelligent, mais aussi plus cruel. J'offre au souverain un joli revolver que je portais toujours; il en paraît tout satisfait,

et quelques heures après nous allons visiter son palais.

Pour nous y rendre, nous traversons la place bordée de grands arbres dont j'ai déjà parlé; nous montons un escalier qui forme rue et est garni des deux côtés de boutiques ouvertes et animées. Le palais est en réparation: c'est dire qu'il en a grand besoin. Il se compose d'une grande cour avec des galeries peintes à fresques, puis de vastes chambres meublées avec des canapés en bois découpé, travail dans lequel les Hindous excellent; mais ces meubles ont déjà emprunté la forme européenne et sont recouverts de damas de soie jaune. Le prince nous montra ses belles armes, les unes enrichies de pierreries, les autres finement émaillées et provenant de Djeïpour. Nous voyons travailler un peintre hindou qui répare une salle dont une partie des murs est recouverte d'anciennes fresques qui, malgré leur peu de proportion, sont d'un coloris et d'une finesse de travail remarquables, tandis que l'artiste



Une rue et le temple d'Or à Kangra (voy. p. 231). — Dessin de D. Lanceiot, d'après une photographie de M. Bourne.

moderne ne fait qu'un pastiche ridicule et grossier.

Les Hindous n'ont jamais excellé, il est vrai, dans la peinture, mais l'éclat de leurs émaux est d'une beauté inimitable. Cet art précieux, aucun peuple n'a pu le leur ravir, et leur beauté égale leur solidité. Leurs couleurs favorites sont le bleu et le rouge, qu'ils savent mélanger avec un art qu'on ne saurait imiter.

Nous visitons aussi les appartements des femmes; en sortant de ces véritables prisons je poussai un soupir de satisfaction, et m'estimai heureuse au delà de toute expression d'être Européenne.

Le radjah n'était pas encore marié; on disait qu'à dix-huit ans, époque de sa majorité, il devait épouser une des filles du maharadjah de Cachemire, laquelle en ce moment était âgée de six ans.

Le lendemain, après le déjeuner, le radjah est venu chez M. Marshal pour jouer au whist qu'il honore de sa préférence. M. de Ujfalvy s'assit à la table vis-à-vis du radjah; quant aux deux autres partenaires, deux jeunes nobles du pays, ils jouèrent debout, car ils n'avaient pas le droit de s'asseoir en présence de leur souverain. M. de Ujfalvy gagna, mais le radjah, qui perdit, ne paya pas. Il fit porter dans la journée à M. de Ujfalvy un magnifique *ganga sagher*, ou vase sacré, en bronze de deux couleurs, et une lettre écrite de sa main dont nous reproduisons le fac-similé.

Nous voulions partir, mais M. Marshal nous retint, car le 8 est la fête du radjah et il faut que nous assistions au *darbar*. Ce jour-là, à onze heures du matin, des coups de canon retentissent. Sa Hautesse se rend au temple.

La cérémonie consiste à laver l'idole, à l'arroser de lait et d'huile aromatique. Les bayadères dansent et les brahmes recueillent les offrandes. Souvent des officiants chassent avec de grands éventails les mouches qui pourraient incommoder l'idole. Sa Hautesse

doit dire : *Aoum*, c'est-à-dire une grande salutation au dieu.

Ce soir, les six mille habitants du Tchamba seront en fête et la capitale sera tout illuminée. Malgré l'orage de la veille et la pluie battante du matin, le soleil a reparu et il fait une chaleur étouffante; jamais, dit-on, il n'a fait si chaud que cette année. C'est peut-être la comète qui nous vaut ce temps extraordinaire; tous les soirs nous pouvons l'admirer étalant sa belle queue, au milieu de ce ciel resplendissant. Les indigènes sont persuadés que c'est signe d'un grand cataclysme.

A six heures, lorsque la chaleur du jour est tombée, le *darbar* commence. On appelle *darbar* les audiences publiques que le radjah donne à ses sujets. Presque au bout de la belle place de Tchamba on a dressé une tente, sous laquelle M. de Ujfalvy et les fonctionnaires anglais prennent place. Pour moi, qui n'ai pas la permission de me mêler à cette réunion, on a disposé un fauteuil sous l'ombrage d'un arbre sacré. Il est entouré d'une maçonnerie formant terrasse et planté à quelque distance derrière la tente; je suis donc au mieux pour voir la cérémonie.

A six heures juste, un coup de canon se fait entendre. Aussitôt le radjah, accompagné du surinten-

dant anglais, monté sur un éléphant et assis dans un palanquin, sort de son palais; l'animal, fier sans doute du personnage qu'il porte, s'avance sur la place d'un pas lent et majestueux; il est tout caparaçonné de drap rouge brodé d'or; à son côté et soutenue par une corde pendait une échelle, et sur son front était placé un bouclier tout incrusté d'or. L'éléphant était des plus rares: son nez, sa trompe et ses oreilles étaient d'un blanc rosé tacheté de noir. De l'autre côté de l'éléphant se tenait debout un homme armé d'un éventail en plumes de paon, qui chassait les mouches importunes. Le frère du radjah était assis à ses côtés, ainsi que M. Marshal.

*Mon Cher Monsieur Ujfalvy*  
*j'envoie une "Arba Muserata*  
*grande aussi une de moyen*  
*grandeur.*  
*Faites moi la plaisir*  
*d'en choisir une.*  
*comme souvenir*  
*de votre visit a' Chamba*  
*Tout à vous*  
*Sham Singh*

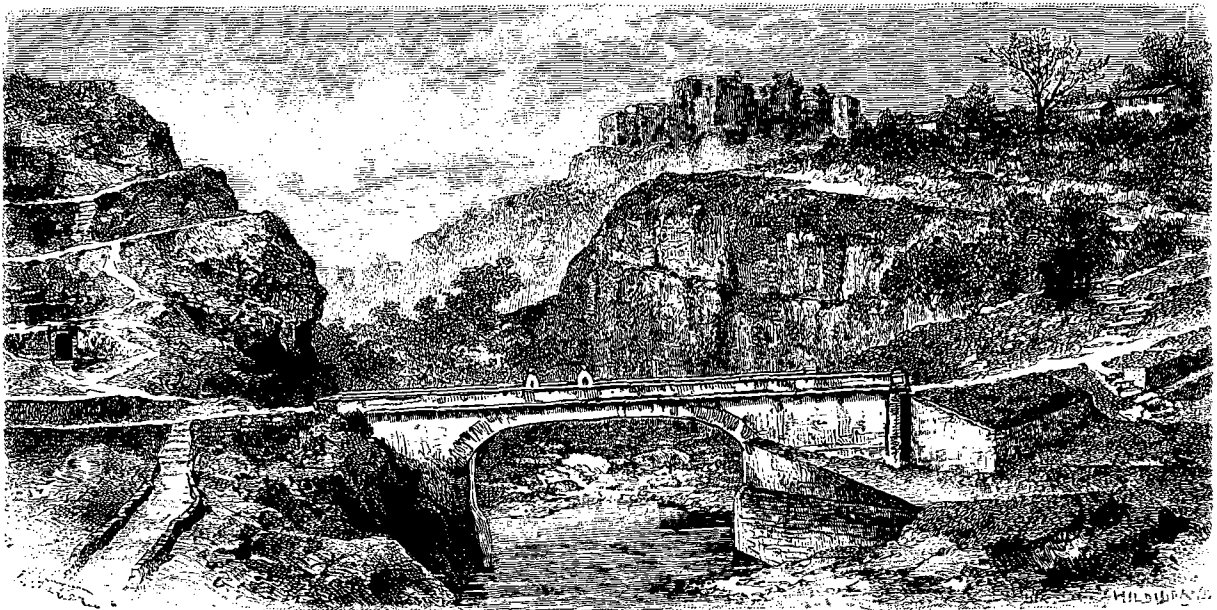
Fac-similé de la lettre de Cham Sing à M. de Ujfalvy, réduite au quart de l'original.

Un éléphant moins grand, moins rose, suivait le premier et portait les ministres et les autres grands dignitaires. En tête du cortège s'avancait un homme à cheval, flanqué de deux indigènes qui s'escrimaient sur des tambours. D'autres serviteurs faisaient partir de temps à autre des fusées. Les soldats marchaient fièrement au son d'une musique indescriptible, et de nobles cavaliers faisaient caracoler leurs montures sur les flancs du cortège. Celui-ci, parvenu devant la tente, s'arrêta; l'éléphant plia ses jambes de derrière, mouvement qui dut imprimer une forte secousse au radjah, puis celles de devant suivirent, autre mouvement qui remit Sa Hautesse en équilibre; on dressa l'échelle, et le radjah, son frère et M. Marshal descendirent ensuite. Devant la tente étaient massés les soldats du radjah sous les ordres du précepteur du jeune prince, qui s'approcha du cortège, tira son sabre et fit présenter

les armes. Le surintendant anglais prit la main du jeune prince et le conduisit sous la tente. Après avoir salué tous ces messieurs, il s'assit sur un fauteuil au milieu d'eux. M. Marshal invita mon mari à prendre place à droite du radjah et s'assit lui-même à sa gauche; tous les fonctionnaires anglais avaient des chaises; quant aux hauts fonctionnaires indigènes, ils ne peuvent s'asseoir devant leur souverain que par terre: ce qu'ils firent avec une lenteur et une habitude tout orientales.

Puis les danseurs de la peuplade des Ghaddis commencèrent à faire leur métier au son de la flûte et des tambourins. Ils étaient au nombre de quatorze et tournèrent sans discontinuer devant le radjah. Leur costume était assez original et le bonnet était tout à fait typique.

Pendant ce temps, les indigènes vinrent tour à tour saluer leur souverain, et déposer à ses pieds leur of-



Pont de Tchamba (voy. p. 234). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de M. Bourne.

frande, qui consistait en argent; le radjah touchait le don et ils le mettaient dans un linge jeté sur la terre, le ministre en prenait note au fur et à mesure. Cette fois-ci les sujets de Cham Sing ne furent pas très généreux, car après la séance on compta soixante-dix-huit roupies. Mais il paraît que le radjah sait s'arranger autrement, car ce jour-là aucun des fonctionnaires de l'État, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, et même aucun domestique, ne reçoit de salaire pour la journée. C'est une économie qui entre dans la poche du souverain.

Le jour de l'anniversaire de son avènement au trône, au mois d'octobre, les offrandes vont jusqu'à douze cents roupies.

Les danses continuaient, au grand contentement de la foule qui garnissait les abords de la place, vêtus de leurs sordides et sales vêtements, dont les couleurs reluisaient au soleil.

Ces danseurs sont des nomades; ils habitent les

montagnes pendant l'été et descendent dans les plaines en hiver. Le métier de danseur est encore plus désagréable à l'œil aux Indes que chez nous, et pourtant le chef de ces Ghaddis, vicillard à barbe blanche, s'escri-mait de son mieux et était sans doute renommé parmi ses compatriotes. Mais si je trouve disgracieux nos danseurs environnés de tout ce qu'un costume luxueux peut donner de grâce et d'attrait (à tel point que je doute que le fameux Vestris m'eût jamais enthousiasmé), combien devais-je trouver ennuyeux ces hommes aux vêtements lourds et disgracieux! Le radjah n'était pas de mon avis, car les danses durèrent encore longtemps; mais, comme il faut bien que tout prenne fin en ce monde, le radjah s'étant levé, tous les assistants en firent autant. Les éléphants amenés, chacun reprit sa place respective. Le souverain traversa trois fois la place d'un bout à l'autre au son du canon, puis disparut sous la grande porte de son palais.

Les habitants de Tchamba, sur lesquels M. de Ujfalvy put faire des mensurations, se rapprochent beaucoup des Koulous et des Lahoulis; cependant le Ghaddi est plus beau et d'une taille plus élevée, ses arcades zygomatiques sont moins saillantes et son nez est plus proéminent et plus arqué. Nous avons remarqué parmi eux quelques hommes blonds avec des yeux clairs. Ils ont la prétention, peu justifiée, d'appartenir à la grande famille radjpoute. Leur esprit est belliqueux, mais grossier. Au commencement de ce siècle ils envahirent le pays de Badhravar et l'occupèrent pendant dix ans. A la même époque ils s'étaient emparés de Kangra et de Nourpour. Ils sont généralement tous agriculteurs et éleveurs de bestiaux. Ils cultivent surtout le riz, le blé et le maïs. Leur caractère est tout différent de celui des Hindous, car ils sont gais, ouverts et paraissent bons enfants. Ils sifflent même, et chez eux l'esprit de caste est beaucoup plus amoindri; il faut espérer que le contact continu avec les Anglais le fera disparaître tout à fait.

Le lendemain, il nous fallait prendre congé du surintendant, M. Marshal, homme charmant et distingué par excellence et qui s'occupait beaucoup et avec talent d'ornithologie. Il nous avait promis de donner des ordres pour notre voyage, car le terrain était dangereux, la saison des pluies commencée, et il devenait difficile de s'aventurer dans le haut Tchamba. M. de Ujfalvy avait choisi cette route, car il tenait à voir les Paharis ou habitants des montagnes, qui sont parsemés au milieu de ces hautes contrées himalayennes, sur les confins du Cachemire.

A notre départ, Cham Sing nous fit porter un mouton, du riz, et une grande quantité de légumes indiens, qui ne valent malheureusement pas les nôtres; et quoique ce peuple soit légumiste, les espèces qu'il cultive ne sont pas exquises pour quiconque n'en a pas l'habitude.

Notre première visite fut pour Manghiri, habitée par l'ancien radjah dépossédé. Il nous offrit deux chambres dans sa demeure, offre qui nous évita la peine de dresser nos tentes.

Le matin du 10, comme nous étions sur le point de partir, notre domestique, ou plutôt notre traducteur, François, se trouvait fortement indisposé; après le thé que je lui fis prendre, il se sentit mieux, mais nous ne pouvions pas penser à le faire aller à pied. Comment donc faire? Aucune possibilité de louer une bête quelconque. M. de Ujfalvy fit demander au maître de céans s'il n'avait pas un cheval à nous prêter, notre domestique étant malade. « Je n'ai que le mien, dit-il, que je vous prête avec plaisir, mais sur lequel il ne faut pas que votre serviteur monte. » Ce n'était pas notre affaire, puisque c'était justement pour notre drogman que nous en avions besoin. On eut beau expliquer cette circonstance à l'ancien roi. « Que me fait la maladie de ce serviteur? Il souillerait mon cheval en montant dessus, et je ne le veux pas; vous ou madame c'est autre chose; mais un serviteur sur mon cheval, fi donc! »

M. de Ujfalvy, voyant cette résistance, tourna vite la question: il monta le cheval du radjah dépossédé et donna le sien à François, qui, je crois, fut très satisfait de cette détermination, vu que son amour pour la race chevaline était peu développé.

Quel splendide pays que ce haut Tchamba! torrents impétueux, cascades, forêts, dont l'œil peut à peine mesurer la profondeur, montagnes rocheuses, tapis verdoyants, tout est réuni pour en faire le plus beau pays que nous ayons encore admiré, et pourtant le chemin se perd au milieu de montées, de descentes plus fantastiques les unes que les autres; la pluie torrentielle qui nous inonde rend d'autant plus dangereux les sentiers vertigineux que nous parcourons; mais le spectacle est si beau, mais ces paysages qui changent à chaque pas laissent dans nos âmes un tel sentiment de grandeur, que, semblables aux Hindous, nous courbons nos têtes devant cette nature merveilleuse, que nous sentons notre maîtresse. Oui, elle est bien la reine ici, et aucune puissance humaine n'est assez forte pour la braver. Qui donc arrêtera ce torrent qui descend furieux, mugissant, bondissant, lançant son écume et au-dessus duquel nous sommes presque suspendus? Nos chevaux sentent instinctivement le danger, ils regardent attentivement et semblent sonder chaque pierre avant d'y poser leur pied délicat.

A Bandhal, heureusement, un Anglais a eu l'idée de faire bâtir deux chambres, qui par bonheur sont encore debout, et nous nous y précipitons. Inutile de songer à continuer, il faut que la pluie cesse; combien durera-t-elle? Là est la question.

Ces chambres sont dans un complet dénûment, pourtant elles valent mieux qu'une tente. Ce misérable toit aux interstices disjoints me semble préférable. En cette saison, c'est comme un jouet dans les mains d'un enfant. Pourtant il faudra bien nous en servir; les Hindous ne sont pas hospitaliers de leur nature, et la profanation de leur maison par un étranger n'est jamais de leur goût.

Notre supplice dura trente-six heures, après lesquelles un rayon de soleil éclaira notre pauvre chaumière; était-ce bien une chaumière ou une tanière? Hier c'en était une; aujourd'hui, sous cette caresse brûlante du soleil, la cahute devenait chaumière. Ainsi va la vie: selon la clarté qu'on y reçoit, tout change à la façon de la regarder.

J'étais cependant bien fatiguée, mais à deux stations de Badhravar il valait mieux se hâter et arriver à cette cité.

Je souffre terriblement pendant le chemin, encore plus beau que les autres, s'il est possible; les cascades se succèdent les unes aux autres, les chutes d'eau jaillissent des rochers et leur écume pluvieuse retombe en gerbe argentée dans la rivière de Tchouis, qui se brise en mugissant sur son lit pierreux; des ruisseaux descendent des hauteurs boisées, les uns doucement comme de minces filets, les autres se précipitant de roche en roche, comme pour arriver plus vite à leur but.

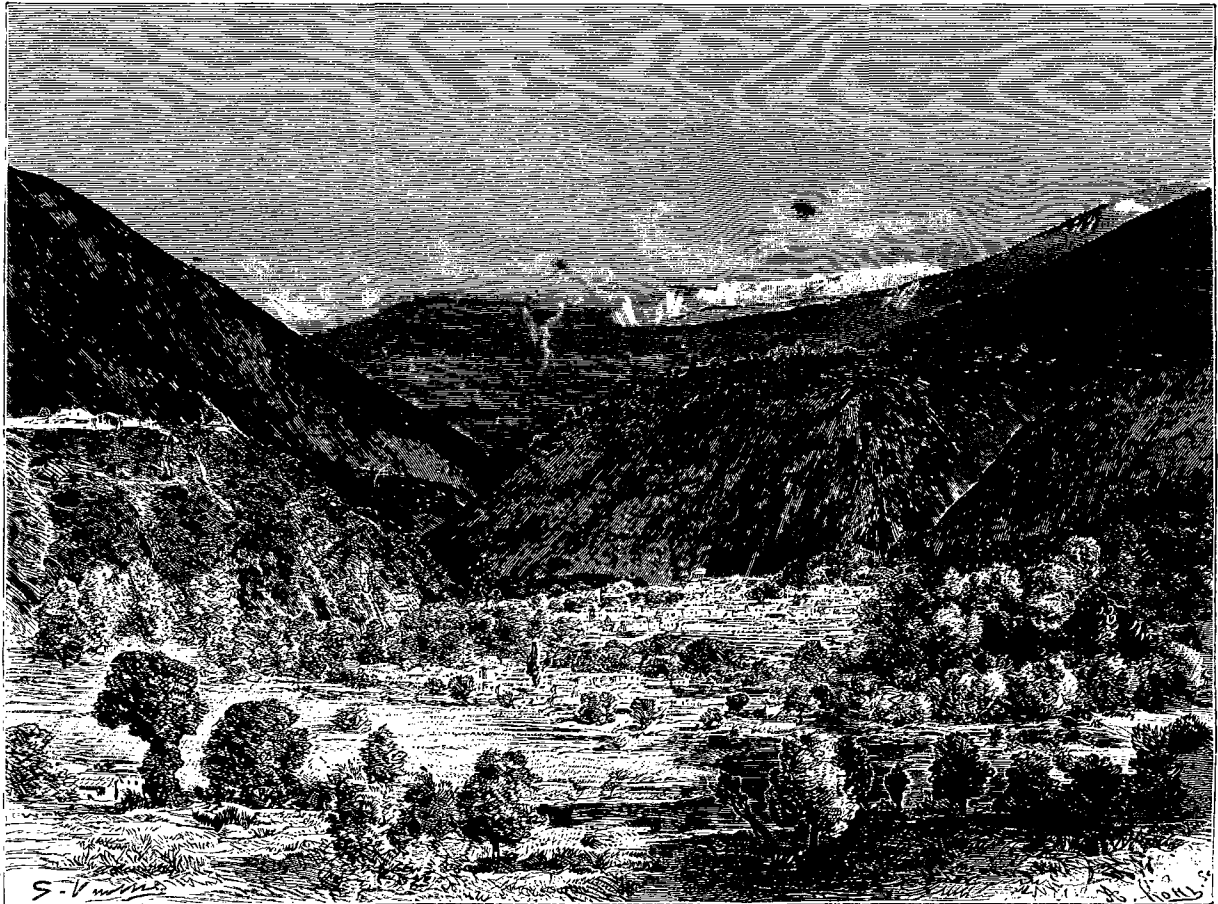
Emprisonnée par ces hauteurs boisées et malgré un violent malaise que j'éprouvais, je ne pouvais m'empêcher d'admirer ces merveilles, que l'œil humain se refuse à croire s'il ne les a pas vues.

Malgré ma volonté, mes forces me trahirent, et nous fûmes obligés de nous arrêter à Langhéra sous une véranda. Misérable hameau, comme égaré au milieu de cette belle nature, la neige montre sa blancheur, les moraines servent de rives et de ponts, et les parvis des montagnes l'y conservent comme souvenir!

Le lendemain j'étais mieux, et nous partîmes pour faire halte à Maral, belle petite île au bord du Tchouis, dans un endroit sauvage.

Le soir, on allume des feux autour de nos tentes; nos coulis, nos domestiques, nos saïs, tous s'y groupent. Pour ces gens à peine vêtus, la fraîcheur du soir, jointe à l'humidité de ces contrées montagneuses, est pour eux, habitants des plaines brûlantes de l'Inde, un véritable danger. La fièvre les a vite saisis, s'ils n'y font attention.

Le 12 juillet, tout le monde est sur pied; pour arriver à Badhravar, il nous faut passer un col très haut qui s'appelle le Padri Pass; il mesure trois mille quatre cents mètres. Il ne pleut pas, c'est un bonheur. Mais, dès le départ, une mauvaise corniche fait tomber pour la première fois le cheval de M. de Ujfalvy, qui n'avait



Tchamba (voy. p. 234-238). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Bourne.

pas voulu descendre. Il manque de se casser le cou; malgré ce mauvais début, comme nous ne sommes pas superstitieux et malgré les ruades de l'animal, on le calme, et nous passons, hommes et bêtes, à la file les uns des autres. Quelques kilomètres encore et nous allons nous trouver à la frontière du Cachemire, de ce superbe pays tant vanté par les poètes et les voyageurs.

Quelle est-elle cette frontière? Curiosité humaine, toujours la même.

Cette frontière, hélas! était un escalier qui se refuse à toute description; je doute qu'une pièce de montagne,

tant légère fût-elle, pût jamais y passer. Oh! il est bien défendu ce riche pays, convoité par ses voisins, et ce n'est certes pas de ce côté qu'on viendra le prendre. Au bout de cet escalier, les envoyés du maharajah de Cachemire nous attendaient, car, à Tchamba, nous avons bien reçu la permission de nous rendre par la route de Djamou, mais il n'était plus temps de la prendre, et M. de Ujfalvy avait envoyé un exprès à Sa Hautesse pour le remercier et le prévenir que, la permission étant arrivée trop tard, nous venions par le difficile col du Padri.

L'envoyé avait avec lui plus de cent fonctionnaires

ou des montagnards, et ce renfort ne fut pas de trop.

Après une descente de plus de quarante-cinq degrés, nous dûmes abandonner nos chevaux. M. Clarke et mon mari allèrent à pied. Quant à moi, on me plaça dans mon dandy, afin de m'épargner la fatigue de la montée. Cet arrangement fait, nous nous remettons en marche. Un de mes porteurs tombe, les autres le retiennent; c'est un roc qu'il faut franchir, c'est une moraine sur laquelle nous marchons, c'est une montée,

puis une descente, enfin nous sommes en plein sur la passe. Des hommes soutiennent ces messieurs par les épaules, et s'arrêtent de temps en temps pour leur masser les jambes; mes huit porteurs se sont doublés, j'en ai seize maintenant. Au devant, quatre tirent leurs camarades à l'aide de cordes, des pierres roulent sous mes pieds et soudain des cris s'échappent de toutes les poitrines haletantes, pour avertir ceux qui sont plus bas, car la pierre roule, bondit, puis rebondit avec fracas:



Cultivateurs ghaddis (voy. p. 237). — Dessin de E. Zier, d'après une photographie de M. Bourne.

Ont-ils entendu? Pourront-ils se garer? C'est qu'elle va vite cette malheureuse pierre, détachée de son parvis! Oui, ils ont entendu, aucun cri de détresse ne retentit à nos oreilles, qui ne perçoivent que le bruit seul de la pierre roulant au fond du précipice. Enfin nous sommes en haut. Tous les fronts s'essuient; l'envoyé du maharadjah, gros Oriental, soutenu aussi par les épaules, nous fait pitié, tant il a l'air de trouver pénible cette corvée, que Sa Hautesse lui a imposée. Des buffles paissent sur ces hauteurs; leurs yeux étonnés

nous regardent impassibles et se reportent vers leur conducteur. On ne sait lequel est le plus stupéfait de l'homme ou de la bête. Quant aux belles chèvres du Cachemire à poils longs et soyeux, elles broutent sans se déranger de leurs occupations journalières.

MADAME DE UJFALVY-BOURDON.

(La suite à la prochaine livraison.)